

# Hommage à Jean Cocteau

Autor(en): **R.G.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 11

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570820>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Hommage à Jean Cocteau

Jean Cocteau a traversé le miroir. Lui qui, tant de fois, a joué avec la mort, le voici pris au jeu. Il joue à être vraiment mort, mais on ne peut y croire tout à fait. Quelle impression a-t-il eue en pénétrant dans ce royaume si souvent imaginé, qu'il nous a rendu presque familier, plus qu'aucun autre poète ? Il a dû se retrouver chez lui le long des murs nus, dans le grand vent d'«Orphée»; et c'est nous qui nous retrouvons seuls, stupides, devant le miroir durci qui ne réfléchit plus que nous. On ne serait pas surpris qu'il réapparaisse, plus maigre encore, plus pâle, les joues plus creuses, sa chevelure de mousse un peu verdie; ayant enchanté par sa parole, ahuri par ses paradoxes, attendri par sa candeur, le tribunal sans visage. Et il serait capable de ramener avec lui un de ces motocyclistes de cuir et d'acier qui aurait le beau visage de Jeannot. La mort elle-même — qui est en beaucoup de langues du genre masculin — ne tombera-t-elle pas amoureuse de lui ?

En attendant, nous l'attendons. Nous ne pouvons croire que son départ soit le dernier. Jean est encore là, dans le miroir, dans le tableau noir de l'entresol au plafond bas, aux allures de loge de théâtre, du Palais-Royal; dans le velours rouge de quelque rideau de scène, dans les brumes d'automne de Milly, sous des couvertures de livres lus, relus, aimés, et qu'il faudra maintenant relire, retrouver avec une surprise heureuse, comme des signes de lui... Des poèmes, des pièces, des romans, des mémoires, des essais, qui, par un privilège rare, ne risquent pas le purgatoire; des œuvres que les «copains» des «idoles» vont découvrir à leur tour, avec émerveillement, dès qu'ils seront sortis de l'âge ingrat. Une œuvre pour toujours.

Qui l'aurait cru ? On a dit souvent, et c'était vraisemblable, que Cocteau était un jongleur, un illusionniste. Lui qui, depuis près de cinquante ans, a lancé toutes les modes ou fait croire qu'il était à leur origine; lui que l'on a accusé de pasticher tour à tour Victor Hugo, Edmond Rostand, Racine pour «Renaud et Armide» et Henri Bataille pour «Les parents terribles» ou «Les monstres sacrés», on découvre qu'il n'imitait que Jean Cocteau, qu'il se pastichait lui-même et se renouvelait sans jamais se trahir. C'est lui qui est inimitable.

Où est-il maintenant ? Une aile du Palais-Royal s'est écroulée quand Madame Colette est morte; et l'aile qui borde la rue de Montpensier paraîtra vide désormais. Où retrouver son accueil, les trois minutes qu'il accordait au visiteur et qui duraient trois heures, ce feu d'artifice qu'il tirait dans l'intimité pour le premier admirateur venu quêter un autographe, une préface ou une aide matérielle ? Est-il dans le jardin des simples de la chapelle de Milly où il a été enterré ? Ceux qui ont assisté à ses funérailles peuvent le croire. Quel endroit conviendrait mieux pour le retrouver ? Il a décoré lui-même de longues tiges fleuries et de beaux visages les murs blancs de ce sanctuaire exigu, aussi exigu que l'entresol du Palais-Royal. Son corps a été déposé au chevet de la chapelle, parmi les menthes, les saponaires et les sauges. Ultime transformation, dernière image ? Il y a loin de là aux éclairages équivoques du Bœufs sur le toit, aux coulisses de pourpre et de poussière. Jouait-il encore un rôle ? Un

joyeux soleil d'automne, un recueillement sans tristesse, des duchesses et des académiciens, dix vedettes de cinéma mêlées à la foule, la fanfare des pompiers et les enfants de l'école du village, chacun ému, disant : « Que c'est beau ! » Est-ce la dernière transformation du magicien ?

Sinon, où est passé l'enchanteur, le seul véritable enchanteur de ce demi-siècle ? Combien d'autre qui se voulaient légers paraissent ennuyeux, auprès de lui, combien qui se voulaient graves paraissent puérils quand on les compare à lui ! Où est-il ? Dans ses œuvres ? Bien peu, si c'est lui-même que l'on cherche. Plus que tout autre, il transposait, il se cachait, il omettait de parler de lui. Sauf dans quelques poèmes, quelques dessins, il n'y a pas d'autoportrait de Jean, ni dans « Le grand écart », ni dans « Les enfants terribles ». A-t-il été, même, ce jeune garçon qui aimait l'élève Dargelos ? « Thomas l'imposteur », ce n'est pas lui. Il a imaginé, non vécu, l'intrigue de ses livres. Il a peint souvent les autres mais rien de lui sauf, peut-être, dans son plus beau recueil, l'ouvrage dans lequel il s'est recueilli, au titre admirable : « La difficulté d'être ».

Que l'on ne me demande pas, que l'on ne demande à personne, de parler de Jean Cocteau par rapport à l'homosexualité ; ce serait sacrilège et d'une sottise odieuse. L'extrême pudeur qu'il a manifestée sur ce point dans son œuvre n'est pas sans raison. Maintenant, par rapport à lui, un Gide, un Mauriac, un Jouhandeau, et même Julien Green, restent démunis de secret, indiscrets, banals et bavards ; ils n'ont pas su préserver l'enchantement. De Cocteau, que sait-on sur ce point ? Il a fait de sa vie son chef-d'œuvre, a-t-on dit, et c'est peut-être vrai. Mais qui parle de la vie privée d'un écrivain ne peut que rapporter des ragots. Ce qui reste, c'est l'œuvre écrite et, dans un siècle, quand les petites revues médisantes seront depuis longtemps oubliées, l'œuvre de Jean Cocteau apparaîtra singulièrement pure. Lui qui a écrit ou dit : « Il faut savoir jusqu'où on peut aller trop loin », s'il a été très loin dans l'audace en matière d'art, de langage, de symbolisme, s'il a, plus que tout autre, vulgarisé le mystère sans l'amoindrir, il s'est toujours arrêté, comme avec dégoût, au seuil de l'indiscrete confession.

Où est-il maintenant ? Pour les générations futures il sera dans ses œuvres, et cela est sans risque. Car on découvre brusquement, très étonné, que, lui qui fut pendant cinquante ans l'homme à la mode et à l'avant-garde de toutes les modes, il est, par ses œuvres, intemporel, hors des modes. En attendant ce jugement qui le fera classique, il est maintenant, homme plus qu'écrivain, chaleur vivante plus que rhétorique, dans le cœur de ceux qui ont eu la chance de l'approcher. Car l'approcher c'était le connaître. Et le connaître c'était découvrir avec émerveillement — comment ne pas répéter ce mot quand il s'agit de lui ? — ce qu'est l'amitié. Cet homme a été pour tous un être enrichissant, il n'y a qu'à énumérer quelques-uns de ceux pour qui il a compté. Sans parler de Proust, d'Anne de Noailles, d'Appolinaire, de Satie, de Poulenc, de ces créateurs pour qui il fut, dès l'adolescence, un égal, il suffit de nommer Raymond Radiguet, le comédien Jean Marais ou le peintre Edouard Dermot ces beaux visages, ces caractères, pour savoir ce que l'amitié d'un tel homme pouvait apporter. Et si ces amitiés étaient de nature homosexuelle, — ce que Jean Cocteau n'a jamais caché car il était parfaitement indifférent aux préjugés sur le plan de sa vie privée, ni innocent, ni

hypocrite, mais détestant la provocation —, c'est une attitude suffisante pour la gloire de l'homosexualité, et un exemple rare.

Finalement, il suffit maintenant de le découvrir, cet exemple est le plus noble, le plus pur, le plus éloigné du scandale, qui nous ait été donné depuis longtemps. François Mauriac, «le grand écrivain catholique», apparaît comme un ange noir auprès de cet archange lumineux. Car le miroir franchi est redevenu pur, le passage de Jean n'a rien troublé. Et, plus encore, éclairée de l'au-delà, son œuvre réfléchit et, seule, reflète ce qu'il fut. R.G.D.

## Une Perle dans la Boue

*par Bichon*

*Fin*

Mais la comédie tourne au drame dès que nous retrouvons Querelle. Un Querelle contrebandier cette fois. Aidé de Vic, un jeune matelot de son bateau, «Le Vengeur», il fait passer un colis d'opium de la mer jusqu'à terre, à la barbe des douaniers du port. La «marchandise» est pour le tôleur de «La Féria». Mais Vic reste un témoin gênant. Alors Querelle l'assassine froidement, au cours d'une promenade entre chien et loup dans les fossés des remparts. Ce n'est pas son premier meurtre, ni du reste son dernier. C'est un meurtre «utile»; alors trêve de remords. Le jeune homme cependant reste sensible au fait qu'il est un meurtrier; et son imagination, plus que sa conscience, travaille : «Affirmer que le criminel, au moment qu'il commet son crime, croit n'être jamais pris, est faux (écrit Genet, qui continue). Sans doute refuse-t-il de distinguer avec précision la suite effroyable pour lui de son acte, cependant qu'il sait que cet acte le condamne à mort... Dans le fossé, Querelle était debout, adossé à un arbre, isolé par le brouillard et la nuit. Il tenait son béret à plat, des deux mains, le pompon rouge contre le ventre... En pensée, il comparaisait maintenant devant la Cour d'Assises qu'il se composait après chaque meurtre. Le crime commis, Querelle sentait toujours sur son épaule la lourde main d'un policier... Du coupable arrêté, il avait le regard apeuré, la démarche pesante, mais en soi-même pourtant le sentiment d'être un héros... Les branches étaient humides, et l'espace vide tendu de fils de la Vierge chargés de gouttelettes, qui mouillaient son visage... Aux yeux émerveillés de l'assassin, la forêt était admirable de douceur... Dans le silence, Querelle entendit nettement la voix banale du Président : «Vous avez égorgé votre complice.» Puis la voix du Ministère public : «Nous réclamons la tête de cet homme.» Puis la voix de la défense... non, c'était des grenouilles qui coassaient... Enfin la Cour rentra. Querelle se sentit pâlir. «La Cour vous condamne à la peine capitale.» Tout disparut autour de lui... Il éprouva une profonde nostalgie de caresses maternelles... «C'est marrant d'être tout seul», conclut Querelle, qui se dirigea d'un bon pas vers «La Féria». — Ou bien je ne m'y connais pas, ou bien cette page, dans son horreur, est admirable. Elle est curieuse aussi, avec cette «profonde nostalgie de caresses maternelles», un thème sur lequel l'auteur revient après chaque coup dur. C'est que Genet, comme Querelle, n'a pas connu sa mère. N'est-